

REVUE DE PRESSE



05.09.2022 Radio Panik - Les promesses de l'aube

07.09.2022 La Libre Belgique - Yasmine Yahiatène: «*Le traumatisme de mon père c'est l'Algérie ; le mien, c'est la maladie de mon père, et comment un trauma se transmet, se transforme* » par Marie Baudet

08.09.2022 Le Vif Magazine - « Video Game »

15.09.2022 Le Soir - « La Fracture »: Yasmine Yahiatène dans la surface de réparation par Catherine Makereel

20.09.2022 E-tcetera - een portret van breuklijnen [NL]

20.09.2022 Demandez le programme - Le chemin de la résilience par Didier Béclard

21.09.2022 Radio Campus / La Conspiration des planches

22.09.2022 La Libre Belgique - «La Fracture»: le poids du silence, l'éloquence des images par Marie Baudet

17.08.2023 **Hamburger Abendblatt** - Faire face aux traumatismes avec l'aide de Zinédine Zidane [DE]

18.08.2023 **Theaterzeit Hamburg** - La Fracture [DE]

30.09.2023 **Szin Ha'z** - À propos du père accessible et inaccessible [HU]

12.10.2023 **BX1** - Les artistes de chez nous - Yasmine Yahiatène

08.11.2023 **RTBF - Les Grenades** - « "La Fracture" au Varia : comment recoller les morceaux de son histoire ? »coller les morceau de son histoire »

17.11.2023 **Et Merdre !** - Festival TNB 2023val T B 2023

20.11.2023 **Vice Belgique** - « *Ma relation avec l'Algérie est inexistante, à part ma gueule et mon nom* »

20.11.2023 **Le Beau Bizarre #57** avec Yasmine Yahiatène

01.12.2023 **T Magazine** - Trembl - « Au nom du père »

21.12.2023 **Télérama** - « Le festival Impatience fête ses quinze ans avec fougue et

28.12.2023 **Le Courrier de l'Atlas** - « Le déracinement par l'archive »

30.05.2024 **L'œil d'Olivier** - Passages Transfestival : de l'Algérie à Mayotte, histoires d'insularités

05.09.2022

Radio Panik - Les promesses de l'aube

Lien d'écoute: [radiopanik/lafracture](https://radiopanik.com/lafracture)

LES PROMESSES DE L'AUBE

MIXTE

LA FRACTURE

YASMINE YAHIA TENE

DIFFUSION

LUNDI 05 SEP 2022 À 07:00



26:06

Scènes

Yasmine Yahiatène: “Mon père, je le dessine et je m'adresse à ce dessin”

Tabou, honte et silence: terrain d'exploration de son premier spectacle “La Fracture”.



La Fracture OÙ Bruxelles, Atelier 210 - 02.732.25.98 - www.atelier210.be **Quand** Du 13 au 23 septembre (en coprésentation avec le Kaai; surtires.nl)

Et aussi Les 27 et 28 septembre au festival Actoral, Marseille. En novembre au festival Fast Forward, Dresden. En février au Monty, Anvers. En avril au festival Émulation, Liège.

Rencontre Marie Baudet

Enfant des Hauts-de-France, née de mère algérienne et de père kabyle, Yasmine Yahiatène étudie aux Beaux-Arts, à Tournai, dans “une section très libre: recherche plastique et tridimensionnelle”, où elle touche à la vidéo, à l'installation, à la performance, avant de se former au mapping vidéo. Le théâtre? “J'en ai fait beaucoup ado, mais jamais en pro. J'ai été castée dans la rue, à Bruxelles, j'ai passé des auditions.”

Artistiquement, *La Fracture* va naître d'une “envie de plateau sans quitter la vidéo: le regroupement de tout ce qui me plaisait, jusqu'à assumer d'aimer le théâtre, à l'affirmer publiquement”, rigolote-t-elle dans la belle lumière oblique d'un matin de septembre, à Bruxelles.

Un an plus tôt, c'est à Marseille que la jeune femme présente sa future création, en petit comité professionnel. Dans le cadre du festival Actoral, le Centre Wallonie Bruxelles de Paris l'a incluse à sa plateforme Major Tom. Une rampe de lancement parmi une série de connexions favorables.

De Citylab à l'Atelier 210, du centre d'art Buda de Courtrai au Kaaitheater, diverses structures ont épaulé la jeune artiste: “Je ne peux pas dire que j'ai vécu les galères des premiers projets; ça permet de se concentrer, en équipe, sur le travail de création, sans avoir encore tout un chantier de production en rentrant chez soi le soir. On peut être vraiment et pleinement là. C'est précieux.”

Après quelques étapes montrées à un public restreint, la première véritable est attendue le 13 septembre au 210. Une série de dix jours que suivront d'autres dates à Marseille, Anvers et Liège, mais aussi en Allemagne.

Sur le fond, quand et comment a germé “La

Fracture”?

J'étais traversée depuis longtemps par ces sujets: l'héritage, l'histoire familiale, l'alcoolisme de mon père... J'avais déjà travaillé dessus en école d'art.

À l'automne 2019, j'ai écrit un dossier, sorti ce que j'avais dans le ventre. Il y a eu du travail en atelier, au Pianofabriek, à Buda, et même dans les Cévennes. J'ai écrit un texte, aujourd'hui bazzardé, mais qui m'a servi de base. On a fait de petites résidences pirates pendant le covid, confinées à trois avec Olivia Smets et Zoé Janssens dans une maison à Liège. Des partages, des lectures de bribes, de la réflexion. Mais ce n'est pas né autour de l'introspection due au confinement...

L'identité, les identités sont-elles une matière nécessaire à la création artistique?

Ce que m'ont appris les Beaux-Arts, ce n'est pas tant une technique que d'avoir un espace pour créer mon univers artistique. Assez vite mon envie s'est affirmée de travailler sur l'intime. J'ai toujours été touchée par la documentation, le documentaire, tout ce qui se rapporte au réel, ce qui part des tripes et qui ressort. Je n'ai pas eu le choix vraiment de mon sujet; il y avait quelque chose qui bouillonnait à l'intérieur. Avec cette idée que l'intime est politique.

La question de l'identité, chez moi, est démultipliée de par mes origines, mon orientation sexuelle (sans être le sujet ici, ça fait partie de ce qui me positionne dans un monde où elle n'est pas majoritaire). J'ai éprouvé le besoin de comprendre mon histoire en passant par la création, sans que cela me serve de thérapie, j'ai une psy pour ça. Mais faire acte artistique de questions existentielles permet d'offrir des grilles de lecture, des choses auxquelles les gens peuvent se raccrocher. D'autant plus quand on est une personne racisée, femme, lesbienne. Et même pour des profils très différents du mien.

Une question de représentation...

Un corps racisé au plateau qui parle de sujets tabous tels que l'impact de la colonisation chez un parent, la maladie de l'alcoolisme etc., on ne voit pas ça... Lorsque *Divines* a remporté le César du meilleur premier film [après la Caméra d'or attribuée à sa réalisatrice Houda Benyamina à Cannes en 2016, Ndlr],

soudain je voyais une femme qui me ressemblait, qui parlait comme moi, qui était là avec tout son “elle”, toute son identité. La moitié de ses interprètes venaient de la MJC de Paris 93, je crois. Pas que je ne sois pas fan de Scarlett Johansson et d'autres représentations, mais là, son attitude, sa façon de s'exprimer, ça me causait, bien que je ne vienne pas de la cité. Voir une femme maghrébine remporter, avec un tel sujet, un des prix les plus prestigieux en France, ça dit aussi: on peut le faire, on peut être là. Je me dis par moments que ma position en tant qu'artiste et le fait de mon identité me forcent à être politisée.

Avant de prendre conscience que j'étais racisée, j'ai pris conscience de mon homosexualité. Mon identité s'est construite de ne pas être comme tout le monde pour une chose puis une autre puis une autre. Quand ça t'habite, tout est moteur de recherche.

Le tabou, la honte, le silence: ces mots forment quasiment l'ossature de “La Fracture”, tandis qu'on entend beaucoup parler de parole libérée, de rompre le silence...

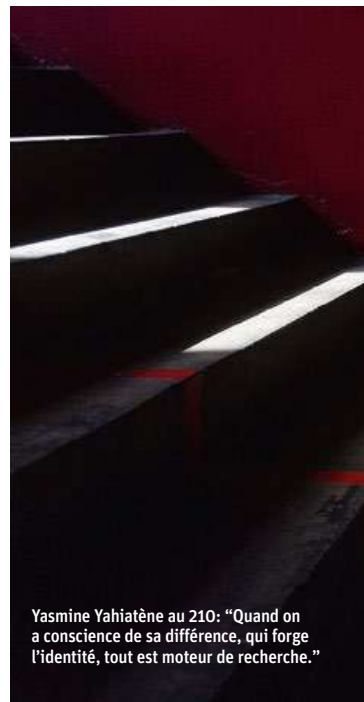
Il a fallu que je comprenne la maladie de mon père avant de pouvoir en faire un spectacle, que je le pardonne, que je trouve un coupable – qu'il m'était plus facile d'imaginer loin de mon cercle. Donc j'ai décidé d'en faire une fiction – qui n'en est pas pleinement une, je ne joue pas Phèdre... Ces trois mots – tabou, honte, silence – reviennent tout le temps.

Dans son documentaire *Leur Algérie*, sur la séparation de ses grands-parents kabyles, Lina Soualem

quand elle les interroge récolte toujours des “je ne sais pas”, “j'ai oublié”, “laisse-moi tranquille”.

Mes deux parents sont algériens, toutes mes racines sont là-bas et je n'ai aucune idée de l'histoire de ce point de vue-là; je l'ai apprise seulement comme tous les petits Français. Quand j'ai voulu comprendre la maladie de mon père, ces trois mots sont revenus. Il y a quelque chose de très honteux à avoir un parent alcoolique, ou à être alcoolique. Quelque chose du tabou, du secret.

Boire permet d'oublier, de gommer des choses. Or, je sais par bribes qu'il a vécu un exil assez terrifiant: on parle de maison brûlée par les gendarmes français quand il était tout petit, d'une traversée



Yasmine Yahiatène au 210: “Quand on a conscience de sa différence, qui forge l'identité, tout est moteur de recherche.”

de l'Algérie à pied pendant un mois à boire du pipi de cheval avec sa mère, et d'une arrivée à Jeumont, à une heure de Bruxelles, dans un pays froid, auprès d'un père qu'il n'avait jamais vu, qui travaillait dans les mines. Un déracinement total.

Moi j'ai décidé que la maladie de mon père venait de là. Je sais que ce n'est pas entièrement vrai, même si ça a joué, mais ça avait du sens de faire de ce lien un sujet artistique, de tirer cette ligne de l'intime à l'universel et au politique. Des études d'ailleurs ont révélé qu'un pourcentage significatif de gens de cette génération nés en Algérie sont alcooliques. Il y a bien un dénominateur commun.

Le traumatisme de mon père c'est l'Algérie; le mien, c'est la maladie de mon père, et comment de génération en génération un trauma se transmet, se transforme.

Et comment on comprend, répare, guérit, comment on construit sur des failles...

Ne pas comprendre, ne pas savoir met en colère. Toute jeune adulte, je suis passée par là, par le déni. Maintenant, il ne s'agit pas tant d'obtenir des réponses que de trouver comment cette colère s'apaise, comment la non-réponse peut être vivable. En fait on ne saura pas, peut-être, et ce n'est pas grave, on peut vivre avec ça. Et oui, on apprend. Il faut du temps, comme enfant d'alcool, pour arriver à se dire que l'alcoolisme est une maladie plutôt qu'un choix.

Pour l'histoire personnelle, mon père est décédé pendant la création. Je ne le voyais plus, mais je pense que ça a joué dans la dimension du pardon, de le laisser partir en paix. On a fait une présentation d'étape le 9 juillet 2021 au Kaai et il est mort le 12. Un moment très fort, bien sûr. On décide de ne pas forcément le dire dans le spectacle, parce que l'import-



lalibre.be

En vidéo

Retrouvez en ligne des propos de Yasmine Yahiatène et un avant-goût de son spectacle.



J.C. GUILLAUME

tant c'est: comment la colère se transforme, comment quand ensemble on aborde ces sujets-là naît la possibilité d'une guérison collective.

Aujourd'hui je suis assez en paix avec le fait de ne pas avoir de réponses directement. En sachant aussi que progressivement le tabou s'estompe: il y a un peu plus de livres, de BD, de films... On transforme cette colère en pardon, en apaisement. L'idée n'est pas de sortir du spectacle en ayant des réponses.

Mais peut-être avec des questionnements sur ses propres racines, traumas ou colères... Et avec cette question en tout cas, préliminaire et frappante: comment faire le deuil d'une personne encore vivante?

Au moment où j'attache le projet, j'ai un peu déjà fait le deuil – et il est encore en vie – mais je ne suis pas encore entrée dans la phase de pardon (c'est alors aussi que je décide de voir un psy, pour ne pas me tromper, ne pas prendre le public à partie pour me "nettoyer"). Tout au long du processus, je fais le deuil de mon père en l'excusant aussi. Je suis dans une autre phase de deuil à présent, pas nécessairement en lien ni avec le projet ni avec les questions que je me posais de son vivant. Maintenant, j'ai des moments de vertige – je n'aurai plus de réponses, c'est fini –, mais propres à moi, pas au spectacle. Cette question a été un moteur important, mais doit-elle encore apparaître frontalement en scène? A deux petites semaines de la première,

on est dans cette réflexion-là.

Au centre du propos, il y a la dichotomie du père: tout puissant et vulnérable, héros et victime...

C'est pleinement le sujet. Je le dessine au sol, je m'adresse à ce dessin. Il est présent par la voix, par l'image, à travers des archives: beaucoup de fêtes, de musique, de vie. J'ai des portraits de mon père où on le voit devenir une ombre; on a choisi de ne pas les montrer. L'idée n'est pas de mettre mal le public, mais de traverser une quête.

Il existe sous diverses formes, et le spectacle retrace ce mouvement: un père héros qui devient un loser puis un père normal à la fin. L'idée c'est de trouver un juste milieu à travers tout ça, vers ce à quoi je voulais aboutir: mon père c'était ça, c'est ça, et c'est OK. Et comment la petite fille arrête d'aduler son papa et la fille arrête de le juger, comment on trouve un équilibre (parce que tout le monde est plein de névroses et de soleils...), comment on accepte quelqu'un dans

son entièreté, avec ses faiblesses et ses qualités. Enfant, je ne voyais que les qualités de mon père, il était drôle, beau, intelligent, c'était le plus fort. Puis, ado et adulte; j'ai vu un homme faible qui se laissait aller, qui ne sentait pas bon, qui buvait, qui n'était plus solaire. Aujourd'hui, moi et le spectacle c'est tout ça. Il est Algérien et Français, il est alcoolique et intelligent. On ne peut être tout ça. C'est bien même. On n'aime pas les gens parfaits, c'est chiant.

"Il a fallu que je comprenne la maladie de mon père, que je la pardonne, avant de pouvoir en faire un spectacle."

Yasmine Yahiatène

Artiste, performeuse, vidéaste, metteuse en scène

NOTRE SÉLECTION

Les passagers **Où** Bruxelles, Le Public – 02.724.24.44 – www.theatrepublic.be **Quand** Du 9 septembre au 22 octobre

Laurent Capelluto se saisit du texte de Frédéric Krivine pour le porter à la scène avec Axelle Maricq et Benoit Verhaert dans les rôles principaux.



GAIL WALEUX

L'histoire? Jérusalem, de nos jours. Un policier israélien auditionne une Palestinienne. C'est un interrogatoire de routine, mais nous sommes quelques jours après un terrible attentat dans un bus sur la ligne 11. Et elle, emprunte-t-elle souvent cette ligne? Trois ou quatre fois par semaine? Elle dit qu'elle n'a rien vu: on ne peut pas faire attention à tout. Le policier n'en croit rien. Le face-à-face est tendu. Vont-ils parvenir à se parler sans haine?

L'École des maîtres 2022 **Où** Liège, Théâtre – 04.342.00.00 – www.theatrede-liege.be **Quand** Le 8 septembre



L'École des Maîtres est un projet de formation théâtrale avancée conçu par Franco Quadri en 1990 et dédié aux jeunes acteurs déjà actifs en tant que professionnels. Pour cette édition 2022, l'École des Maîtres sera dirigée par le dramaturge, metteur en scène et acteur argentin Claudio Tolcachir. La soirée du 8 septembre, en libre accès, est l'occasion de découvrir le travail effectué pendant cinq semaines par les seize jeunes actrices et acteurs et d'entrer dans les coulisses du travail théâtral.

10^e Rallye de la Petite Reine **Où** Lessines, du centre-ville jusqu'aux flancs du pays des Collines et de la Flandre – www.rallyedelapetitereine.be **Quand** Les 10 et 11 septembre

En 2011, le Centre culturel de Lessines lance un concept inédit de festival des arts de la rue: pédaler avec le public pour assister à des spectacles disséminés dans la campagne. Un clin d'œil à ceux que la ville a vu naître: le peintre René Magritte et le cycliste Claudy Crielien.



L'événement séduit et est, depuis 2014, réitéré chaque année. En 25 km d'échappée, le programme explore, pour petits et grands, un éventail de sensations, avec des spectacles belges et internationaux. Au menu cette année? Les Peak Bikers (duo d'acrobates cyclistes); Okidok (duo clownesque); Sur Mesure (quintet musical et circassien); Les P'tis Bras (trampoline, cadre coréen...), etc.

Cuisine et dépendances **Où** Bruxelles, Les Galeries – 02.512.04.07 – www.trg.be **Quand** Du 14 septembre au 9 octobre

Le Théâtre royal des Galeries ouvre sa nouvelle saison avec un incontournable du couple Agnès Jaoui/Jean-Pierre Bacri: *Cuisine et dépendances*, ici mis en scène par Patrice Minck. Cette comédie sociale se déroule pendant un dîner. Jacques et Martine ont invité de vieux amis qu'ils n'ont pas revus depuis dix ans. Le repas a lieu en l'honneur du mari de Charlotte, devenu présentateur-vedette à la télévision. Autour de la table, il y a aussi Georges, le copain hébergé, et Fred, le frère de Martine. Au cours de la soirée, la tension va monter: celui qui a réussi va déclencher admiration, envie et jalousie. Chaque convive viendra se confier et se plaindre dans la cuisine.



FABRICE GARDIN

Video Game

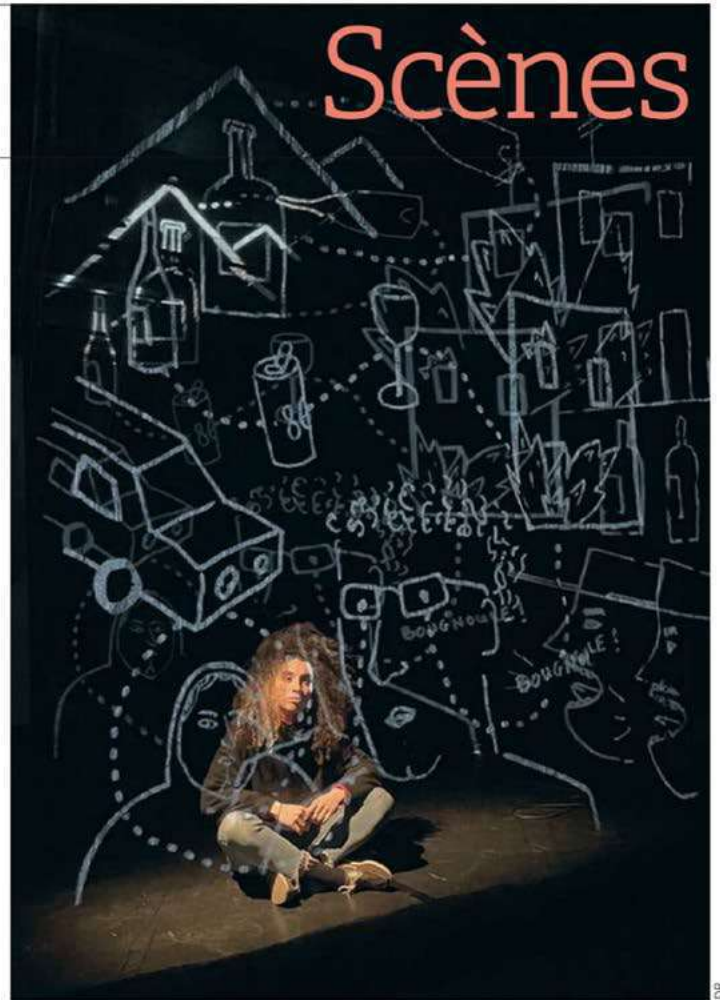
L'Atelier 210 présente *La Fracture*, de Yasmine Yahiatene, solo polymorphe coproduit avec le Kaaitheater. L'artiste vidéaste performeuse s'y met à nu, conviant son père, alcoolique, et ses racines kabyles. Faisant cette fois se plier la scène à la vidéo, et non l'inverse. La promesse d'un spectacle qui ébranle les sens, dans tous les sens.

Pourquoi ouvrir la saison avec ce spectacle ? « Yasmine est une artiste émergente à Bruxelles, ancrée dans la vidéo et le langage plastique. Elle est à la jonction entre l'intime et le commun, l'histoire », résume Léa Drouet. Un profil qui colle à l'ADN insufflé à l'Atelier 210 par sa nouvelle direction bicéphale, Eve Decampo et... Léa Drouet. Le duo a à cœur de faire résonner (raisonner ?) les problématiques actuelles dans des formes variées, expérimentales, décroisées. Et *La Fracture*, c'est tout ça.

REFUS ET RENAISSANCE

« Papa, tu sais quels sont les points communs entre l'Algérie et l'alcool ? J'en ai trouvé trois : la honte, le tabou et le silence. » Telle est la punchline de ce spectacle hybride dans lequel Yasmine Yahiatene partage la scène avec la vidéo. Une vidéo qu'elle a étudiée, expérimentée. L'alcoolisme, elle l'a subi : son père était alcoolique ; elle se souvient de cette vidéo, dans un café, à Lille, où on le voit titubant. C'était la dernière fois qu'elle le voyait. L'Algérie, elle la connaît aussi. Ou plutôt, elle la connaît mal. C'est le pays de ses ancêtres, au fin fond des montagnes de la Kabylie, que ce père a fui avec ses parents analphabètes, avant l'Indépendance. Il s'est construit une vie loin de ses racines, en France, dans le Nord-Pas-de-Calais. Un père qui

« En me coupant de mon père, je me suis coupée d'une partie de moi. »



Yasmine Yahiatene partage la scène avec la vidéo, dans une absolue parité.

flanque, mais aussi un père comme un héros. Un héros sans ailes que Yasmine a dû fuir, dont elle a dû faire le deuil, alors qu'il n'était pas mort, pour elle, rester en vie. « Mais en me coupant de lui, je me suis aussi coupée d'une partie de moi », avoue la performeuse. Une cassure que tente de réparer *La Fracture*.

SON, CORPS, VIDÉO

Sur scène, une artiste et un écran. Dans une absolue parité. Parce que si la vidéo s'installe de plus en plus sur les plateaux, elle est souvent le fait de metteurs et metteuses en scène qui s'approprient ce langage pour le mettre au service du propos. Ici, c'est une artiste qui a étudié la peinture, puis le langage vidéo, qui s'en est emparée, s'y est

identifiée, dont c'est devenu le langage. Elle nous en propose sa vision, sa grammaire, et plie ce médium à son récit, sa dramaturgie. Y mêle d'autres formes issues des arts plastiques, qu'elle connaît aussi, pour les avoir étudiés.

A l'avenir, Yasmine souhaite ouvrir un espace où la vidéo, l'art, son hybridation permettraient, par des ateliers participatifs, à des publics qui ne sont pas toujours confrontés à ceux-ci de s'en emparer, pour s'exprimer. Pour décroiser le culturel et le social. De belles promesses que ces aubes-là.  Isabelle Plumhans

La Fracture, du 13 au 18 puis du 20 au 23 septembre, à L'Atelier 210, à Etterbeek.

15.09.2022

Le Soir - Par Catherine Makereel - Lien de l'article: [lesoir.be](https://www.lesoir.be)

16/09/2022 09:20

«La Fracture»: Yasmine Yahiatene dans la surface de réparation - Le Soir

«La Fracture»: Yasmine Yahiatene dans la surface de réparation

Seule en scène, Yasmine Yahiatene nous emmène sur un terrain de foot où les mots et les images taclent son besoin de consolation. Elle y part en quête d'elle-même, creusant un passé où s'entremêlent ses racines algériennes et l'alcoolisme de son père. A voir à Bruxelles, avant Liège.

Article réservé aux abonnés



Seule sur scène, Yasmine Yahiatene jongle brillamment avec la vidéo - D.R.



Par **Catherine Makereel** ([/3773/dpi-authors/catherine-makereel/](https://www.lesoir.be/3773/dpi-authors/catherine-makereel/))

Publié le 15/09/2022 à 14:52 | Temps de lecture: 3 min

Papa, tu sais quels sont les points communs entre l'Algérie et l'alcool ?" J'en ai trouvé trois : la honte, le tabou, le silence. » Par ces quelques mots, Yasmine Yahiatene condense tout ce qui sous-tend son solo, *La Fracture*, immersion autobiographique dans l'héritage paternel, depuis les sommets de la Kabylie jusqu'à la descente aux enfers de l'alcoolisme. En 50 minutes, l'artiste tisse une rétrospective familiale qui résonne comme une œuvre de résilience.

À lire aussi | [«En Atendant», «Une tentative presque comme une autre»... : les cinq spectacles à ne pas manquer cette semaine](https://www.lesoir.be/465425/article/2022-09-14/en-atendant-une-tentative-presque-comme-une-autre-les-cinq-spectacles-ne-pas)
(<https://www.lesoir.be/465425/article/2022-09-14/en-atendant-une-tentative-presque-comme-une-autre-les-cinq-spectacles-ne-pas>)

Si elle semble boxer un passé complexe et une relation intime et douloureuse avec son père, c'est plutôt sur un terrain de foot que se déploie la pièce. De toutes les zones du terrain de foot (lignes de but, surfaces de coins, rayon central) que la comédienne dessine à la peinture blanche sur la scène, on en déduit que c'est dans la surface de réparation qu'elle va concentrer ses dribbles. Cette *Fracture* intime,

c'est sous le maillot bleu de Zinedine Zidane qu'elle tente de la réparer. Parce qu'elle se souvient de cette finale de coupe du monde France-Brésil en 1998 qu'elle a regardée avec son père. Parce que Zinedine, lui aussi, est issu d'une famille qui a fui l'Algérie.

Guerilla intime

Armée d'un magnétoscope, Yasmine Yahiatene enchaîne les images de liesse d'une équipe de France victorieuse et des archives de fêtes de famille où l'on aperçoit son père passablement grisé. Mais ces transports de joie vont bientôt dérailler à mesure que l'artiste jongle avec la vidéo, décompose les films, fait bégayer certaines images. Par de subtiles superpositions d'images et projections de dessin animé, les mots et les esquisses que l'artiste dépose, à la peinture blanche, sur le plateau, dialoguent avec la vidéo qui défile à l'écran.

📺 À lire aussi | [Editis-Hachette: la diversité culturelle se joue à Bruxelles](https://www.lesoir.be/465413/article/2022-09-14/editis-hachette-la-diversite-culturelle-se-joue-bruxelles)
(<https://www.lesoir.be/465413/article/2022-09-14/editis-hachette-la-diversite-culturelle-se-joue-bruxelles>)

Les circonstances atroces qui ont évincé la famille de Kabylie dans les années 60, les silences d'un père sur son passé et ses blessures, les vides avec lesquels s'est construit sa fille (« Pourquoi je ne parle pas arabe ? Pourquoi je ne sais pas ce que signifient ces tatouages sur le corps des femmes en Algérie ? ») : tout cela rebondit de l'écran à la scène dans un élan erratique, fougueux, étourdi et généreux. Comme la *Guérilla* du rappeur algérien Soulking, qui retentit sur ce seul en scène impétueux, c'est un amour en conflit permanent (pour un père, pour des racines) qui agite cette création à vif.

Jusqu'au 23/9 à l'Atelier 210, Bruxelles. Du 16 au 22/4 au Théâtre de Liège.

20.09.2022

E-tcetera - een portret van breuklijnen - lien de l'article:
e-tcetera.be



Yasmine Yahiatene – La Fracture

een portret van breuklijnen

RECENSIE

Leestijd 3 — 6 minuten

20.09.2022

#169

15.09.2022

—

14.12.2022

Simon Baetens

Simon Baetens behaalde een master Drama op KASK School Of Arts en is lid van de kleine redactie van *Etcetera*. Hij werkt als dramaturg, journalist, recensent en performer.

In de multimediale performance *La Fracture* probeert beeldend kunstenaar Yasmine Yahiatene de herinneringen aan haar vader bijeen te houden. Aan de hand van homevideo's reconstrueert ze zijn verhaal, in een poging meer over zichzelf te weten te komen. Yahiatene weet de valkuilen van het emo-dagboektheater te omzeilen en komt uit bij een eerlijke en gelaagde solovoortelling die ze eigenlijk niet alleen speelt.

Bij het binnenkomen van de zaal zit Yahiatene op de speelvloer. Ze tekent de contouren van wat later een voetbalveld zal worden in witte krijtverf. Hiervoor neemt ze haar tijd terwijl de tribune zich vult. Vervolgens gaat het zaallicht uit en haalt ze een videocamera en een reeks cassettes boven. Doorheen de voorstelling zal ze deze gebruiken om videobeelden uit haar jeugd op het scherm achteraan de scène te projecteren. De eerste video laat een voetbalwedstrijd uit 1998 zien waarin Frankrijk tegen Brazilië de finale speelt van het wereldkampioenschap. Yahiatene laat deze beelden zien om twee redenen: omdat ze zich herinnert dat ze met haar vader naar deze wedstrijd keek, en omdat sterspeler Zinedine Zidane net als haar vader een Fransman met Algerijnse en Kabyle roots is. Nog meer dan in Zidane zelf is Yahiatene geïnteresseerd in diens vader: zijn biografie vertoont opvallend veel gelijkenissen met die van haar eigen vader. Volgens de informatie die ze vond op Wikipedia zijn beide mannen afkomstig uit dezelfde streek en vluchtten ze rond dezelfde periode uit Algerije om zich na een helse tocht te vestigen in Frankrijk en daar het leven verder te zetten.

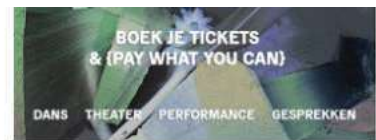
Het is opvallend dat Yahiatene meer weet over het vluchtverhaal van Smâil Zidane dan over dat van haar eigen vader. Er werd thuis nauwelijks over gesproken. Het weinige wat Yahiatene weet, is haar door haar grootmoeder verteld. Yahiatene werd geboren in Frankrijk, groeide daar op en studeerde beeldende kunst in Doornik. Over haar afkomst weet ze weinig. Toch wordt ze door witte mensen 'van hier' gezien als iemand met een migratieachtergrond en wordt ze vaak naar haar verhaal gevraagd. Met dit soort gewelddadige vragen lijkt ze met deze voorstelling voorgoed komaf te willen maken. Maar om dat te kunnen doen, moet ze eerst zelf haar verhaal bij elkaar puzzelen.



De zaal vult zich met het overweldigende gevoel van
gemis, van onthecht te zijn.

Kintsugi is een Japanse techniek waarbij de scherven van gebroken keramieken voorwerpen worden gelijmd met een goud gelakte substantie. Meer dan louter esthetisch is Kintsugi een filosofisch concept: de barsten worden gezien als deel van het object, ze geven het karakter. Bovendien wordt iets niet weggegooid omdat het kapot is maar krijgt het een tweede leven waarin de geschiedenis ervan zichtbaar is. Met *La Fracture* past Yahiatene deze Japanse techniek toe op de band met haar vader. In de geestige en ontroerende homevideo's die ze projecteert, krijgen we een man te zien die hield van feesten geven en dansen, maar die ook te veel dronk. Yahiatene mixt deze beelden met live footage die door meerdere camera's wordt vastgelegd en vervolgens geprojecteerd. Zo voegt ze steeds meer lagen toe tot verleden en heden onlosmakelijk met elkaar verstrengeld zijn. Na verloop van tijd wordt er ook nog getekend op de videobeelden, in dezelfde witte lijnen die het speelveld afbakenen. We zien omgevallen wijnglazen verschijnen, een huis staat in brand. Het portret van haar vader dat Yahiatene eerder in de middenstip tekende, huilt. Ze censureert niets, maar laat mooie en pijnlijke herinneringen naast elkaar bestaan, alsof ze wil zeggen: we bestaan uit de barsten in ons verhaal, die we zo goed als we kunnen weer aan elkaar lijmen.

De voorstelling komt prachtig samen in een beeld waarin het gezicht van de vader zeer groot wordt geprojecteerd. Yahiatene ligt op haar rug en filmt haar eigen gezicht, dat als een semi-transparant masker op dat van hem wordt gelegd. De gelijkenissen zijn onmiskenbaar. Als Yahiatene met haar ogen knippert of haar neus beweegt, lijkt de beeltenis van haar vader tot leven te komen. De zaal vult zich met het overweldigende gevoel van gemis, van onthecht te zijn. In tijden waarin er opvallend veel solo's over identiteit worden gemaakt, heeft Yahiatene een treffende eigen stijl gevonden. Door verschillende media en tijdslagen met elkaar te vermengen, creëert ze een beklijvend werk dat zowel eerlijk als geësthetiseerd is. Hoewel de voorstellingen maar 45 minuten duurt en qua opzet eerder eenvoudig is, weet Yahiatene te boeien en te verrassen met haar ontwapenende aanwezigheid en spitsvondige montagetechnieken. Een maker om in de gaten te houden.



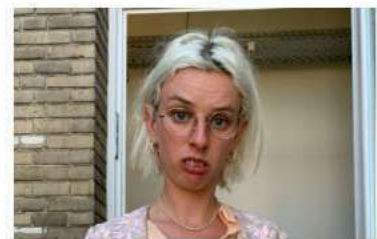
RECENT VERSCHENEN



Marco Torrice – Melting Pot

Dansen tot het publiek naar huis
gaat

Lena Vercauteren



SLOP – Goele Denil

Binnen sijpelen in een vreemd
kader

Elke Huybrechts

20.09.2022

Demandez le programme - Le chemin de la résilience par
Didier Béclard - Lien de l'article: demandezleprogramme.be

Mardi 20 septembre 2022 (2022-09-20T08:26:42Z), par Didier Béclard
([didier1](#)).

Le chemin de la résilience

Seule en scène, qu'elle partage avec la vidéo, Yasmine Yahiatene évoque « La Fracture » avec son père malade de l'alcool et ses racines kabyles. Elle fait le lien entre les deux sujets pour tenter de décrypter la relation complexe qui l'unissait à son père et entamer un travail de reconstruction.

Sur le sol du plateau dominé par un écran de projection, elle a dessiné, à la peinture blanche, la forme d'un terrain de football. Elle enfile le maillot de Zinédine Zidane, sort d'une sacoche des cassettes vidéo et un caméscope qu'elle branche. Premier souvenir, elle regarde avec son père, la finale de la coupe du monde, Brésil-France, le 12 juillet 1998. Emmanuel Petit marque le troisième but français, juste avant le coup de sifflet final. Elle exulte, court autour du plateau sur fond de « I will survive » et d'images des joueurs émus qui se congratulent avant que ne retentissent « La Marseillaise » qu'elle reprend, la main gauche sur le cœur.

Nouvelle cassette : « archives familiales 1990-2002 ». Défilent alors des images d'un père qui donne le biberon à un bébé, d'une maman avec sa fille, de fêtes de famille où l'alcool est très présent, omniprésent. Certaines séquences où l'on voit son père vider un verre sont répétées, comme pour amorcer un propos, insister sur un fait.

En 1961, sous la menace des militaires français, son père quitte l'Algérie, alors en pleine guerre, avec ses parents. Ils arrivent en France, dans le Nord-Pas-de-Calais, Aucun d'eux ne parle ni n'écrit le français. Ses grands parents vont rester analphabètes, accrochés à leur culture kabyle d'origine, tandis que son père va apprendre la langue, la maîtriser, et devenir français. Jamais plus il ne retournera en Algérie.

Pas de retour au bled pendant les vacances, plus de contact avec la famille restée là-bas, Yasmine Yahiatene n'a jamais mis les pieds en Algérie, ignore tout de son histoire, de sa culture, de ses codes, ne parle pas arabe – elle a même du mal à prononcer convenablement son nom de famille – ni kabyle. Ne pas savoir, ne pas comprendre la met en colère.

« Tu es le portrait craché de ton père », lui dit-on. Mais elle ne sait pas ou plus qui est son père, présent sur le plateau par la voix et par l'image, restituées par les archives. Enfant il était son héros, attentionné, fort, intelligent. Lorsqu'elle décide de rompre les ponts avec lui, dans un café de Lille, il n'est plus que l'ombre de lui-même, faible, titubant, malade de l'alcool.

Mais en se coupant de son père, Yasmine Yahiatene s'est aussi coupée d'une partie d'elle-même, d'une culture qui est censée être la sienne et que son corps « racisé » rappelle à tout instant. Elle cherche aujourd'hui à renouer avec lui, décrypter son histoire et la relation complexe entre eux deux pour comprendre qui elle est, pour se reconstruire.

Dans le même temps, elle s'interroge sur l'impact de la colonisation française en Algérie, notamment sur son père, persuadée qu'il s'est réfugié dans l'alcool pour y échapper. « Papa, tu sais quels sont les points communs entre l'Algérie et l'alcool ? J'en ai trouvé trois : la honte, le tabou et le silence... »

Titulaire d'un bachelor des beaux-arts de Tournai, option peinture, Yasmine Yahiatene a choisi la vidéo comme médium de création. Elle suit d'ailleurs un master en cinéma d'animation à l'ERG (École de Recherche graphique) à Bruxelles. La vidéo et les technologies multimédias qui permettent notamment de superposer des images sur l'écran, occupent dans « La Fracture », une place quasi aussi importante que celle de la performeuse.

Le propos qui s'appuie sur les images n'en est pas moins fort, même s'il reste empreint de pudeur et de respect. A aucun moment il n'est dit que son père boit, on le voit, on l'entend, on le comprend, mais les mots ne sont pas

prononcés. Et surtout, on sent que la performance vient du fond des tripes, portée par une flot d'émotions qui la rend bouleversante.

Didier Béclard

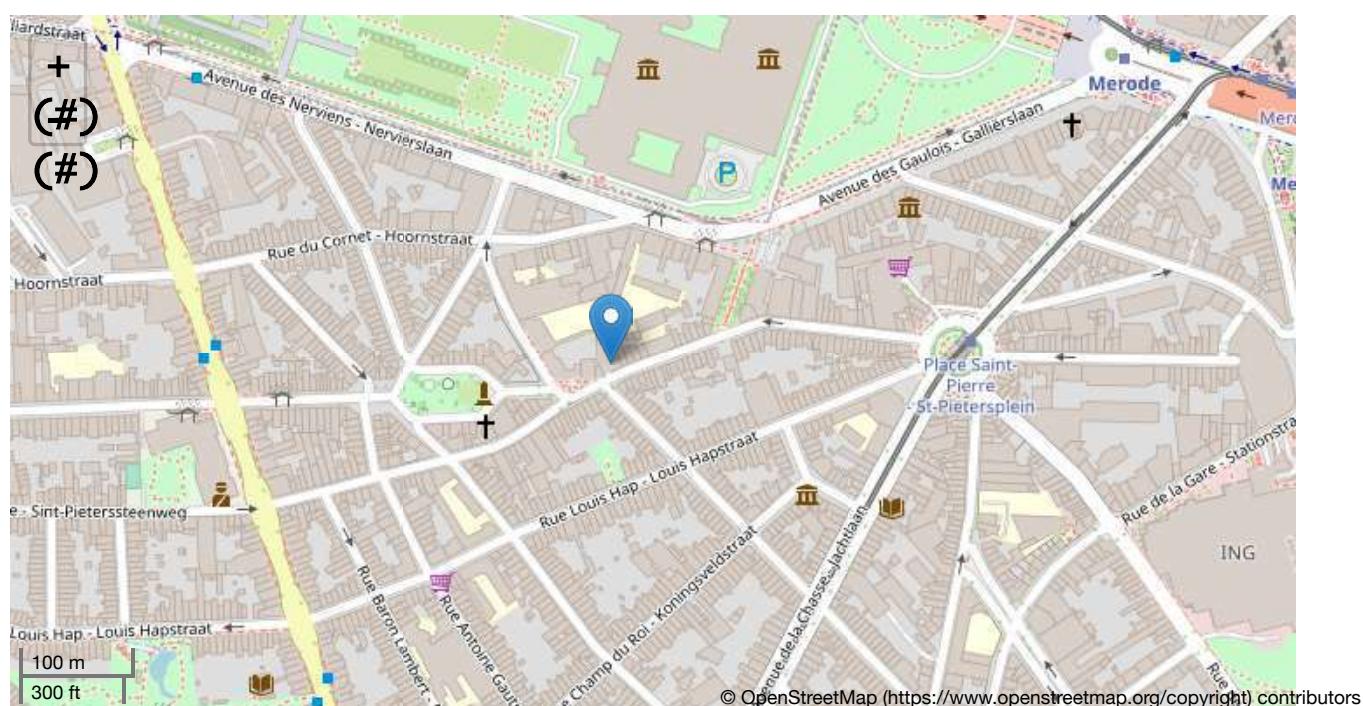
« La Fracture », jusqu'au 23 septembre, à l'Atelier 210 à Bruxelles, 02/732.25.98, www.atelier210.be (<http://www.atelier210.be>), co-présentation avec le Kaaaitheatre (sur-titres en néerlandais). Puis au festival Actoral à Marseille, en novembre au festival Fast Forward à Dresden, en février au Monty à Anvers et en avril au festival Émulation au Théâtre de Liège.

 ([https://www.facebook.com/sharer.php?u=http%3A%2F%2Fwww.demandezleprogramme.be%2FLa-Fracture-31617%23critique&t=Le chemin de la résilience](https://www.facebook.com/sharer.php?u=http%3A%2F%2Fwww.demandezleprogramme.be%2FLa-Fracture-31617%23critique&t=Le%20chemin%20de%20la%20r%C3%A9silience))  ([https://twitter.com/share?url=http%3A%2F%2Fwww.demandezleprogramme.be%2FLa-Fracture-31617%23critique&text=Le chemin de la résilience](https://twitter.com/share?url=http%3A%2F%2Fwww.demandezleprogramme.be%2FLa-Fracture-31617%23critique&text=Le%20chemin%20de%20la%20r%C3%A9silience))  (<https://plus.google.com/share?url=http%3A%2F%2Fwww.demandezleprogramme.be%2FLa-Fracture-31617%23critique&hl=fr>)  ([mailto:?subject=Le chemin de la résilience&body=http%3A%2F%2Fwww.demandezleprogramme.be%2FLa-Fracture-31617%23critique](mailto:?subject=Le%20chemin%20de%20la%20r%C3%A9silience&body=http%3A%2F%2Fwww.demandezleprogramme.be%2FLa-Fracture-31617%23critique))

Atelier 210

EXPORTER EN PDF

Chaussée Saint-Pierre, 210
1040 Etterbeek



21.09.2022

Radio Campus / La Conspiration des planches

Fichier d'écoute en pièce jointe

22.09.2022

La Libre Belgique - «La Fracture» : le poids du silence,
l'éloquence des images par Marie Baudet.

Lien de l'[article](#).

“La Fracture” : le poids du silence, l'éloquence des images

Scènes Yasmine Yahiatène superpose passé et présent, Algérie et France, son père et elle, dans un intense solo.

Critique Marie Baudet

Le silence, le tabou et la honte. Ces points communs entre le passé colonial franco-algérien et l'alcoolisme, Yasmine Yahiatène les martèle, les susurre, les égrène. Ils forment la chaîne, distendue mais implacable, qui la relie à son père. Ahmed Yahiatène, arrivé en France enfant, avec sa mère, au début des années 1960, et jamais retourné à Ogdal, terre de ses origines, en Kabylie. Ahmed Yahiatène et son histoire d'exil obstinément tue, sa langue maternelle jamais transmise à la génération suivante, son sens de la fête, son penchant de plus en plus prononcé pour l'alcool.

Avant de faire connaissance avec ce personnage plein d'ellipses, on découvre le tracé d'un terrain de foot à l'échelle du plateau, que la performeuse va peupler de mots, de traits, de dessins. D'un portrait de ce père auquel elle s'adressera.

Le foot, d'ailleurs, fait figure de lien dramaturgique, autofictionnel, symbolique et temporel. Tout commence ou presque avec des images d'archives – il y en aura d'autres – de la finale de la Coupe du monde 1998. Excitation, suspense, triomphe. Et petit pont lancé entre l'événement médiatique planétaire et l'histoire singulière d'une de ses figures phares, le célèbre n°10 des Bleus, et de son paternel Smail Zidane. Un fil que la performeuse tirera par instants pour y accrocher son propre récit.

Le visuel comme relais des mots

Proluxe sur ses intentions et le chemin qui a mené à cette création, l'artiste – formée aux Beaux-Arts et qui signe avec *La Fracture* son premier opus pour la scène – livre en une petite heure un objet de peu de mots. Choisis et rares, ils s'insinuent avec la puissance de la simplicité dans une composition graphique où le dessin et la vidéo s'articulent avec brio.

Ses outils: des feutres blancs, un caméscope et une série de cassettes où tournent en boucle des souvenirs d'enfance, l'écran de fond de scène et l'animation subreptice des traits qui habitent le plateau, jusqu'à la superposition des images, des visages, des voix. Jusqu'au vertige de la mémoire fragmentaire et d'un possible lendemain.

“Comment faire le deuil de quelqu'un qui est encore vivant?” s'interrogeait la créatrice pendant la gestation de la pièce. “Comment peut-on être le portrait craché d'une personne qu'on a tant de mal à cerner?” pose-t-elle à présent que l'absence, un temps choisie (père et fille ne se voyaient plus), est consommée.

Sans apporter de résolution absolue à ce qui demeure une énigme, à tous les “pourquoi” laissés en suspens, *La Fracture* s'aventure vers une sorte de paix: dans la reconnaissance des failles, dans l'éclaircie possible, dans la projection vers l'avenir.

→ Bruxelles, Atelier 210, jusqu'au 23 septembre – en coprésentation avec le Kaaitheater – 02.732.25.98 – www.atelier210.be

Ensuite les 27 et 28/9 au festival ActOral, à Marseille, puis en février au Monty, à Anvers, et en avril au festival Émulation, à Liège.



PAULINE VANDEN NESTE

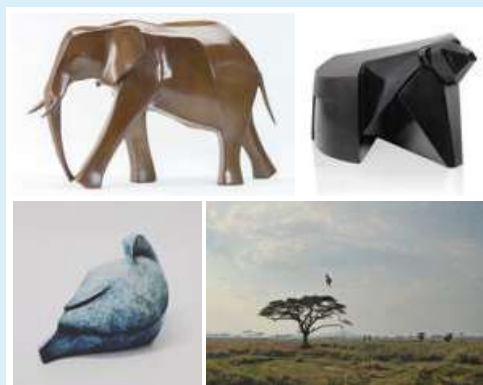
La Fracture

Seule en scène, Yasmine Yahiatène est cependant épaulée pour ce premier spectacle par une équipe importante et soudée. Avec entre autres Samy Barras à la création vidéo, Olivia Smets et Zoé Janssens à la collaboration artistique, ou encore Jeremy David à la création sonore.

SAB EXPO

30 ARTISTES ANIMALIERS CONTEMPORAINS

du 23 au 25 septembre 2022
de 11h00 à 19h00 à la Galerie Costermans



Place du Grand Sablon 5, 1000 Bruxelles

www.sabexpo.be

Nur noch bis Sonntag: Unser Jubiläumsabo – 75 Wochen für 75€

SOMMERFESTIVAL HAMBURG

Traumabewältigung mithilfe von Zinedine Zidane



17.08.2023, 12:28 | Lesedauer: 3 Minuten

Annette Stiebele



Yasmine Yahiatene beim Internationalen Sommerfestival auf Kampnagel

Foto: Pauline Vanden Neste

Beim Internationalen Sommerfestival ist derzeit die Performance „La fracture“ zu sehen, ein kraftvoller Akt der Selbstermächtigung.

Hamburg. **Yasmine Yahiatene** malt mit weißer Farbe ein großes Fußballfeld auf den Boden der kleinen P1-Halle auf **Kampnagel**. Neben das eine Tor schreibt sie „France“ und neben das andere „Algérie“. Dann wirft sie die Videokamera an, neben der sie sorgsam beschriftete Kassetten aufreht.

Das legendäre WM-Finale Frankreich gegen Brasilien 1998 – es geht 3:0 aus – flimmert über die rückwärtige Leinwand. Mittendrin: Yahiatenes Held **Zinedine Zidane**. Sie trägt sein Trikot mit der Nummer zehn.

Sommerfestival Hamburg: Traumabewältigung mithilfe von Zinedine Zidane

In ihrer ersten Theaterperformance „La Fracture“ („Der Bruch“), die derzeit beim Internationalen

Sommerfestival auf Kampnagel zu sehen ist, erzählt die junge Künstlerin Zidanes Geschichte, und bald erschließt sich, was diese mit ihrer eigenen Vita zu tun hat.

Zidanes Vater kam aus einem kleinen algerischen Dorf nach Frankreich. Aus einem Dorf ganz in der Nähe brach auch Yahiatenes Vater Richtung Frankreich auf.

Der nächste Film zeigt körnig-verwackelte Bilder von Familienfeiern in Frankreich. Szenen eines tanzenden, trinkenden, scheinbar fröhlichen Vaters. Und mittendrin Yahiatene als kleines Mädchen. Ihr Vater ist ihr Held, ganz wie der Fußball-Star für so viele Menschen. Doch die Harmonie ist Fassade.

Kampnagel Hamburg: Auch Bilder eines weinenden Zinedine Zidane werden gezeigt

Bald schreit Yahiatene auf der Bühne ihre Wut heraus über das Tabu, die Scham, das Schweigen. Die Traurigkeit und Zerrissenheit des Vaters, mündend in Alkoholismus, wird ihr mit den Jahren schmerzlich bewusst.

ZUGABE - der Kultur-Newsletter

Jeden Donnerstag alles lesen, was auf Hamburgs Bühnen und hinter den Kulissen los ist

E-Mail-Adresse E-Mail*

Jetzt anmelden

Mit meiner Anmeldung zum Newsletter stimme ich der [Werbevereinbarung](#) zu.

Auf der Bühne malt sie in den Mittelkreis des Spielfeldes sein ernstes Gesicht, eine Videoanimation legt einen Strom der Tränen darüber. Auch Bilder eines nach einem Spiel weinenden Zinedine Zidane flimmern über die Leinwand.

- Kampnagel: Sun Ra Arkestra begeistert sein Publikum mit virtuosem Jazz
- Kampnagel: Sommerfestival startet mit tanzenden Autos und flammendem Appell
- Sommerfestival Kampnagel 2023: Künstler-Trio (La) Horde feiert Weltpremiere

In Yahiatenes eigener Wut wird das Private politisch. Das Schweigen umfasst viele, die ihre Heimat verließen, nachdem sie enorme Gewalt erlebt hatten. Bei Yahiatenes – inzwischen gestorbenem – Vater waren es prügelnde französische Gendarmen, die sein Haus in Algerien niederbrannten.

„La fracture“ – Künstler verbinden Doku-Fiction mit Theater

Doch das Verdrängen schafft keinen inneren Frieden. Auf kluge Weise verbindet die Künstlerin Doku-Fiction mit Theater zu einem sehr berührenden Abend, der autobiografisch angelegt ist, aber eine universelle Geschichte von Familie, Flucht, Ankommen und Identitätssuche erzählt.

Er ist zugleich ein kraftvoller Akt der Selbstermächtigung. Denn Yasmine Yahiatene wehrt sich gegen die Weitergabe des algerischen Traumas an ihre eigene Generation.

„La Fracture“ 17.–19.8., jeweils 18.30, Kampnagel, Karten: kampnagel.de

Do., 17.08.2023, 12.28 Uhr

La Fracture

Wenn man als Fremder niemals ankommt. Zum berührenden Abend von Yasmine Yahiatene beim Internationalen Sommerfestival auf Kampnagel.



Foto: Pauline Vanden Neste

Die Kritik

Yasmine Yahiatene malt mit weißem Stift ein Fußballfeld auf den Bühnenboden der P3 auf Kampnagel. Sehr sorgfältig macht sie das. „France“ steht auf der einen, „Algérie“ auf der anderen Seite. Beide Länder spielen nicht gegeneinander, jedenfalls nicht bei der WM 1998. Aber es sind zwei Länder, die ihr Leben prägen. Sie stehen gegeneinander, reißen

an ihr und wollen sich zu keiner Harmonie verbinden. Mit Hilfe von Videokassetten erzählt die 33jährige Künstlerin von den Brüchen, weißen Flecken und Lücken ihrer postmigrantischen Biografie und schafft einen wunderbar zarten und berührenden Abend.

Am Anfang steht das Endspiel bei der WM 1998 zwischen Frankreich und Brasilien. Yasmine fiebert mit, verfolgt die letzten Minuten des Spiels auf der Leinwand. Sie hat sich ein Fußballshirt mit der Nummer 10 übergezogen, darüber steht der Name Zidane. Der französische Superstar ist ihr Held, er hatte seine Mannschaft mit einem Kopfball in Führung geschossen – und tatsächlich gewinnt Frankreich 3:0 und wird Weltmeister. Yasmine Yahiatene jubelt, singt begeistert die Nationalhymne mit, identifiziert sich in diesem Moment vollkommen mit Frankreich. Ja, Zidane ist doch einer von ihnen. Zwischen seiner und der Geschichte ihres Vaters sieht sie Parallelen. Beide sind 1961 im Algerien geboren, beide fliehen während des Krieges nach Südfrankreich, Zidane in die Nähe von Marseille, Yasmynes Vater und seine Familie nach Montpellier. Und damit auch schon enden die Gemeinsamkeiten. Grobkörnige Filmaufnahmen aus den Jahren 1990 bis 2002 zeigen Yasmine als Kind mit Mutter, Großmutter und dem Vater. Der hatte weniger Glück als Zidane. Die Hoffnung auf eine bessere Zukunft und überhaupt eine Akzeptanz in Frankreich hatte sich nicht erfüllt. Er beginnt zu trinken, sein Alkoholismus prägt die Familie. Yasmine Yahiatene malt sein Gesicht in den Anstoßkreis des Fußballfeldes, die Kamera projiziert es an die Wand, mischt es mit dem der Künstlerin, spielt Aufnahmen des weinenden Zidanes ein. Ihre Wut auf den Vater, der nie mit ihr arabisch gesprochen und ihr dadurch einen Teil von ihr vorenthalten hat, wechselt mit Zärtlichkeit und Verständnis. Der Abend endet mit einem Versprechen: 2024 wird sie nach Algerien fahren. Vielleicht lassen sich Brüche heilen.

Weitere Informationen zum Internationalen Sommerfestival
unter: <https://kampnagel.de/internationales-sommerfestival> <
<https://kampnagel.de/internationales-sommerfestival>>

szempontjából.



Yasmine Yahiatène: La fracture.

Fotó: juranyihaz.hu

Yasmine Yahiatène már rajzolja fel a méretarányos focipályát a színház terében, amikor bemegyünk, felveszi a Zidane feliratú mezt, és egy részletet vetít az 1998-as labdarúgó vb döntőjéből, a francia válogatott győztes gólját. A lejátszott részlet értő dramaturgi munkáról tanúskodik: akit cseppet sem érdekel a futball, az is látja, érti belőle a feszültséget, a mozgáseleganciát, a játék művészi minőségét, ami ügyesen megágyaz az előadásnak – megemelkedünk vele, hogy legyen majd honnan leereszkednünk/zuhannunk. Yasmine szurkolóként tombol, körbe-körbe rohangál, ugrál a zenére; később kiderül, nem véletlenül van ilyen szép és pontos mozgása: kamaszkoráig focizott. Majd kicseréli a lejátszóban a kazettát (az ő kisgyerekkorában használt tárgy, amelynek kimondatlanul is fontos szerepe van nemcsak az előadásában, de kézenfekvő

módon az életében is), és a gyerekkorában készült családi videókból mutat meg egy összevágott anyagot. Elmondja, hogy az apja és az apjával való viszonya lesz a fókuszban. Megtudjuk, hogy az apja nyolcévesen menekült az édesanyjával Algériából Franciaországba, majd felnőve algériai származású nőt vett feleségül. A többségében családi ünnepeken készült felvételek pezsgőn kedvteliek: rokonok, vendégek, ételek, italok, zenék forgatagát látjuk. Ugyancsak hangulatosak a hétköznapi életképek, ahol az apa videózza óvodás, majd kisiskolás lányát, beszélget vele. Közben előttünk van a rajzolt fociplálya két térfele – Franciaország és Algéria felirattal. Megtudjuk, hogy Yasmine ugyanúgy kabil származású, mint Zidane. Elhangzik egy-két mondat arról, hogy kisebbségiként mennyi mindennel egyedül volt – kompakt kis részleteket mutat meg az életéből, és nem összegzést tár elénk. A narrált képanyagban a vágások/törések – ahogy a markáns francia-arab rap is – fontos dramaturgiai eszközzé lépnek elő: technikailag nem feltűnők, inkább sajátos érzelmi háttérrel adnak az előadásnak: megképződik az érzet arról, mennyi kérdés, mennyi hiányérzet szervezi a színházi formát öltő munkát. Yasmine Yahiatène videórészletekkel mesél, és azzal

kérdez, amiről hallgat. Az értelmezést meghagyja nekünk. Noha nyilvánvaló, hogy van (mind személyes, mind politikai) iránya a véleményének és az értelmezésének, jobban érdekli, hogy a személyes történetét mindannyiunk számára értelmezhető dilemmaként tárja elénk. Nem részletezi, miből menekült el az apja. A családi személyességet néhány videórészlettel felfedő anyag nyilvánvaló módon általánossá, politikaivá válik, hiszen a társadalmi beilleszkedés nehézségeivel egyedül maradt ember, legyen bár kiemelkedően tehetséges egy, a többségi társadalomban is magas kredittel bíró területen, igyekezzon bár minden erejével asszimilálódni, rendszeresen néma megvetéssel és nyílt gyűlölködéssel néz szembe. Ebbe beleszületni és ugyanebben felnőni úgy, hogy az ember apja nem elérhető, mert alkoholista – el lehet képzelni (csak elképzelni tudom), milyen fájdalom és mennyire nehezen csillapítható hiány ez. Yasmine Yahiatène munkája azért átütő, mert gondolkodni, érteni tanít, nem mutogat fájdalmat, éppen ellenkezőleg: vidám és bájos – bár a narratíva által kétségtelenül némi feszültséget is hordozó képsorokkal villantja fel előttünk, minek a hiányában kellett felnőnie. Abszolút nem tárulkozik ki azokkal a részletekkel, amelyekkel az

ember jó esetben egy terápiás folyamatban dolgozik privát módon, mégis azok alapos tudatosítására és megértésére építi előadását.

Az efféle



problémafelvető színházak, ahol az alkotók kifejezetten egy vagy több, általuk jól ismert nehézséggel foglalkoznak (ami nem új keletű persze, Csehov – hogy egy klasszikust mondjak – szintén mestere volt ennek), egyáltalán nem feltétlenül tudják ilyen tisztán elemelni a traumát a személyestől vagy – másképp fogalmazva – a privát érdekűtől. Ez persze önmagában nem baj, nyugodtan lehet privát szempontokra alapozó előadást csinálni, az ismerősöknek sokat is mond, de ahhoz, hogy egy előadás valóban meg tudjon szólítani bárkit, szélesebb értelemben véve is hozzáférhetőnek kell lennie. A *La fracture* számos politikai diskurzushoz szól hozzá azon a szépen letisztult hétköznapi nyelven, amelyben a mértékletesség, az arányérzék szinte fel sem tűnik. Többek közt felteszi a kérdést, hogy kinek a

felelőssége egy olyan állapot/betegség következményeit viselni, menedzselni, ami az egyéni megküzdési képességek mellett társadalmi okokra is visszavezethető. Miért nem számonkérhetők azok, akik olyan döntéseket hoznak, amelyekkel tömegek életére rettentő hatással vannak? Milyen hatással van ránk a közegünk közelmúltja? Mi dolgunk van a szüleink által elhallgatott történetekkel? Egyáltalán hogyan lehet közünk a szüleink fiatakorához? Van-e módunk újragondolni a családi történeteket? Hol húzódnak a törésvonalak? Hogyan fogjunk bele mindezzel aktívan foglalkozni?

Mi?

Segítség! Iskola! – avagy
Túlélőkalauz szülőknek

Hol?

Átrium

Kik?

Játsszák: Simon Kornél,
Lukács Miklós. Rendezte:
Simon Kornél

Mi?

Yasmine Yahiatène



Tous les matins, Charlotte Maréchal donne la parole aux artistes qui se cachent dans les différents quartiers de Bruxelles et nous fait découvrir leur talent. Ce jeudi, elle reçoit Yasmine Yahiatene, vidéaste de formation, mais également comédienne et performeuse. Avec son premier spectacle “La fracture”, elle fait partie de la programmation du festival Voix de Femmes. A travers ce spectacle, elle raconte l’histoire de son père alcoolique et l’histoire de la guerre en Algérie et elle met en lumière trois points communs : le silence, le tabou, et la honte

Lien d’écoute et de visionnage :

<https://bx1.be/radio-chronique/les-artistes-de-chez-nous-yasmine-yahiatene/>



LES GRENADES

"La fracture" au Varia : comment recoller les morceaux de son histoire ?



© Pauline Vanden Neste

08 nov. 2023 à 18:43 • ⌚ 4 min

Par Virginie Jortay*, une chronique pour Les Grenades

PARTAGER

 Écouter l'article

Le Varia a eu la bonne idée de reprogrammer la pièce *La fracture* de Yasmine Yahiatene, présentée la saison passée à l'Atelier 210. Quel bonheur pour ceux qui avaient raté le coche car voici un premier seul en scène singulier, et d'une honnêteté sans concession.

Yasmine Yahiatene n'est pas comédienne mais bien plasticienne. Formée à la vidéo et à la performance à l'Académie des Beaux-Arts de Tournai, ainsi qu'à l'Université des Beaux-Arts de Valence, elle réalise, en 2016, une installation de vidéo mapping intitulée *Ma mère, aussi*. Cette même année, elle collabore aussi à la création collective de *J'avais 10 ans* qui remporte le 2e prix du concours international de vidéo mapping Contest de Lille.

Cette reconnaissance amène presque naturellement cette jeune artiste aux arts de la scène, et aux programmeur·ices éclairé·es.

[**►►► Retrouvez en cliquant ici tous les articles des Grenades, le média de la RTBF qui dégoupille l'actualité d'un point de vue féministe**](#)

Le temps de la performance

Une femme en short occupe déjà le plateau quand nous nous installons dans nos fauteuils de spectateur·ices. Elle trace. Sur le sol noir, son marqueur blanc, gros et gras, dessine des contours, ceux d'un terrain de football ? Oui, de football.

Si les feux de salle s'estompent, rien ne change dans la rythmique gestuelle et intentionnelle de l'artiste qui continue de tracer l'aire de jeu. Elle déploie, prend son temps. C'est fou ce qu'il faut de traits et d'arcs pour dessiner un terrain complet. Le temps n'est pas celui du théâtre mais plutôt celui de la performance. C'est un temps différent, un temps qui surprend. Un corps, un sol, des lignes que l'on voit définir le territoire horizontal. À la verticale, un écran. On attend. Des images vont bientôt défiler. La performeuse va chercher un caméscope et des mini-cassettes.

À lire aussi

"Jogging", la pensée en étoile d'une artiste libre



Matériaux archives

La première scène sera celle du souvenir d'un moment mythique : la finale de la coupe du monde France – Brésil. Nous sommes en 1998 et Emmanuel Petit va marquer le but. 3-0.

Yasmine Yahiatene porte le maillot numéro 10, celui de Zinédine Zidane. Normal, il est algérien, comme elle, ou plutôt comme son père. Prise par son excitation d'enfant, la performeuse nous ramène 25 ans en arrière, dans l'intemporelle hystérie d'une finale d'envergure sportive, donc politique.



Et Merdre !

Festival TNB 2023

1h01 | 17/11/2023



À PROPOS DE ET MERDRE !

Et Merdre ! Votre émission vivante consacrée aux spectacles du même genre !

DESCRIPTION

Nous sommes aujourd'hui à Rennes pour le Festival TNB 2023. Une émission exceptionnelle en présence du directeur Arthur Nauzyciel et des artistes Raphaëlle Rousseau, Yasmine Yahiatene, Guillaume Drouadaine et Bernardo Montet pour leurs spectacles programmés pendant ces 15 au 25 novembre 2023.

0:26 Arthur Nauzyciel

24:30 Guillaume Drouadaine et Bernardo Montet

33:08 Yasmine Yahiatene

42:49 Raphaëlle Rousseau

Lien d'écoute : <https://podcast.ausha.co/et-merdre/festival-tnb-2023-avec-arthur-nauzyciel-yasmine-yahiatene-raphaëlle-rousseau-guillaume-drouadaine-et-bernardo>



© *Pauline Vanden Neste*

Obsédée par le décloisonnement de l'intime et du politique, Yasmine Yahiatene pose ses questions, ou plutôt part en recherche. Pourquoi ne connaît-elle rien de la Kabylie ? Pourquoi ne parle-t-elle pas arabe ? Pourquoi ne lui a-t-on rien raconté, appris, transmis de ce passé de colonisé-es et de ces souffrances indicibles ? Que faire des vides et des silences imposés ?

A travers la mémoire de la figure d'un père – le sien avec qui elle regarde ce fameux match – surgit la possibilité de faire récit. Quelle est cette histoire souterraine ? Que masquent les débordements de joies de son père alcoolique, ses danses et son naufrage ? Père meurtri, traumatismes transmis. L'enfant ressent et porte. Sourd. Le

passé, même inconnu, laisse des stigmates.

Cicatrices, marques, empreintes.

À lire aussi

**HERstory, quand les femmes écrivent
l'histoire**



Dessins

Des lignes font lettres, et des lettres dessins. Des mots surgissent des maux, et l'image se met en ébullition. C'est là que l'équipe de création prend toute son ampleur : Jérémy David au son, Samy Barras à la vidéo, Charlotte Ducousso à la lumière, font vivre une autre création par au-dessus du plan sur lequel la performeuse évoluait.

C'est à ce moment que le plateau s'envole et qu'entre abscisse et ordonnée, nous spectateur·ices restons suspendus. Magie d'un plateau qui cesse enfin d'étaler ; dépassée la linéarité rythmique qui aurait pu commencer à fatiguer.

►►► Pour recevoir les informations des Grenades via notre newsletter, n'hésitez pas à vous inscrire ici

À 30 ans, Yasmine Yahiatene cherche à faire des liens entre sa propre histoire et celle de ses racines ; elle cherche à recoller les morceaux, à être une voix sur laquelle d'autres pourraient s'appuyer. À travers la petite histoire, chercher à libérer la langue pour que la grande Histoire puisse se réparer. Difficile de ne pas y voir de liens avec les interminables signes que la performeuse continue de tracer au sol, et les tatouages

qu'elle porte sur son corps. D'ailleurs, elle le dit : sa grand-mère kabyle était, elle aussi, recouverte de tracés.

Y aura-t-il assez de place sur ce corps et sur ce sol pour dire tout ce qu'il y aurait à dire ?

Pour Yasmine Yahiatene, l'alcool et Algérie se rejoignent autour de trois dénominateurs communs : tabou, honte, silence.

Silence

Inlassablement, Yasmine Yahiatene continue de tracer. Le rythme originel reprend son terrain, ce qui aurait pu conduire à une certaine lassitude dans le public.

Et pourtant, ces tracés, ces rythmes linéaires finissent par représenter le silence qui ne répond à rien, ou les injustices qui continuent de se perpétrer.

Ils nous ont semblé d'une justesse absolue. Sans fioriture, sans concession, l'être en scène se propose dans un dénuement complet. Partage sans masque, aussi simple que les mains posées dans les grottes de paléolithique.

Je suis là, j'étais là, tu ne m'effaceras pas.

A voir au Studio Varia jusqu'au 11 novembre.

"La Fracture" · Teaser du spectacle de Yasmine Yahiatène



TOUTES LES PHOTOS SONT DE [JULIEN HAYARD](#). LA FRACTURE : CONCEPTION ET INTERPRÉTATION : YASMINE YAHIATÈNE / DRAMATURGIE ET CO-CONCEPTION : SARAH-LISE SALOMON MAUFROY / COLLABORATION ARTISTIQUE ET CO-CONCEPTION : OLIVIA SMETS ET ZOÉ JANSSENS / CRÉATEUR SONORE : JÉRÉMY DAVID / CRÉATEUR VIDÉO : SAMY BARRAS / CRÉATRICE LUMIÈRE : CHARLOTTE DUCOUSO

Société

« Ma relation avec l'Algérie est inexistante, à part ma gueule et mon nom »

Dans sa performance « La Fracture », Yasmine Yahiatene raconte sa relation avec son père et les traumas transgénérationnels laissés par la guerre d'Algérie.



By [Souria Cheurfi](#)
BRUSSELS, BE

20.11.23



« Papa, tu sais quels sont les points communs entre la guerre d'Algérie et l'alcool ? J'en ai trouvé trois : le silence, le tabou, et la honte. » Ce sont les mots prononcés par la vidéaste, comédienne et performeuse franco-algérienne [Yasmine Yahiatene](#), lors de son [seule-en-scène La Fracture](#).

ADVERTISEMENT

Sur les sons du chanteur kabyle Idir et du rappeur Soolking, Yasmine raconte l'histoire de son père, son alcoolisme, mais aussi leur amour pour le foot et Zidane, le tout sur une trame de tabous laissés par la guerre d'Algérie.

C'est la deuxième fois que j'assiste à sa performance, cette fois dans le cadre du festival Voix de Femmes à Liège. Après le spectacle, je lui ai posé quelques questions sur scène.



En tant que Belgo-Algérienne, je me reconnais clairement dans la pièce de Yasmine. L'intonation des membres de sa famille dans ses vidéos, les musiques, l'euphorie suite aux deux buts de Zidane contre le Brésil lors de la Coupe du monde 98, mais aussi le père qui ne communique pas... Tout m'est familier. Je me souviens me dire, après avoir vu sa pièce pour la première fois : « En fait, on est tou·tes les mêmes ; tou·tes aussi paumé·es. »

Et en y réfléchissant, il y a une part de vérité là-dedans. Dans le sens où nos parents, grands-parents et arrière grand-parents, ayant vécu la colonisation et la guerre d'Algérie, partagent quelques points communs, principalement des traumatismes.

Pour Yasmine, le processus de création de ce spectacle a non seulement été un travail de guérison car il lui a permis d'aborder des sujets tabous, comme l'alcoolisme de son père, mais aussi un travail de décolonisation et de reconnexion à ses origines.

ADVERTISEMENT

nom de femme, au masculin. Ce spectacle ma permis de reconnaître avec cette partie de moi. Ça passe par le fait de comprendre que je ne suis pas blanche, blonde aux yeux bleus. C'est tout nouveau ! »

Pour beaucoup de personnes racisées évoluant dans une société blanche, prendre conscience de son ethnicité n'est pas inné ; on se rend compte qu'on est racisé·e lorsqu'une personne ou une situation fait l'effet d'un miroir et nous fait réaliser que non, on n'est pas blanche. Yasmine se souvient de ce moment : « C'était en cherchant un appartement et en envoyant le même mail qu'un pote signé avec des noms différents, et voir qu'il avait des réponses et moi pas. Voilà. C'est un exemple assez fréquent malheureusement », explique-t-elle.

Société

Détourner les mécanismes racistes des proprios pour trouver un logement

ZAHRA BENASRI

13.7.23

Cette réalisation est le début d'un tas de questionnements pour Yasmine, dont celui de la décolonisation, non pas physique d'un État, mais plutôt de son esprit. « Je crois que comme pour le patriarcat, la décolonisation c'est quelque chose qui se travaille. Racisé·e, ou pas racisé·e ; on est né·e avec l'idée en Europe que c'est cette façon-là de faire et pas une autre. Et plus on avance, plus y'a des penseur·ses et artistes qui nous disent que c'est pas obligatoirement ça. »

Cette déconstruction a pris de la place dans son art au fur et à mesure qu'elle en prenait dans sa vie. « C'est en tournant le spectacle, en discutant avec l'équipe et en rencontrant d'autres personnes que je prends conscience que je me décolonise un peu plus tous les jours. Mais c'est une gymnastique. C'est pas inné. »

ADVERTISEMENT

En découlent d'autres prises de conscience, comme celle de l'intégration, voire l'assimilation, que ses parents immigré·es ont dû s'imposer pour être accepté·es en Europe. « C'est l'intégration maximale, l'intégration absolue sous couvert de tout. C'est laisser tomber une part de soi pour s'intégrer au pays dominant. C'est ça qu'on – et que je – questionne aujourd'hui. »

Cette intégration a des conséquences sur les personnes qui la subissent – la génération de nos parents ou grands-parents –, mais aussi sur leur descendance, comme Yasmine, moi et tant d'autres. « C'est pas pour rien que je parle pas l'arabe et que je parle très bien le français », remet Yasmine. Et de fait, dans son livre *L'arabe pour tous - Pourquoi ma langue est taboue en France*, l'auteur et journaliste Nabil Wakim explique en long et en large pourquoi l'arabe est si peu transmis à la seconde génération issue de l'immigration en comparaison à d'autres langues, moins stigmatisées. Encore une fois, l'islamophobie et le racisme n'y sont pas pour rien.

Dans son livre, Nabil Wakim parle aussi du sentiment de honte qu'il ressent parce qu'il ne parle pas sa langue et ne pourra pas la transmettre à ses enfants. Mais avec sa pièce, Yasmine se réapproprie et revendique ce non-héritage, cette non-transmission. « Se réapproprier cette part de nous qui nous a été volée par la colonisation, sans se sentir mal de ne pas connaître d'où on vient, je pense que c'est important, dit-elle. Et cet endroit de non-connaissance de soi a le droit d'exister. On est nombreux·ses dans ce cas, blindé. » Selon Yasmine, il ne s'agit pas uniquement de se documenter, mais de s'écouter. « J'y connais rien en histoire, en dates et en faits ; je regarde les mêmes docus que vous. Moi, j'agis avec mes tripes plutôt qu'avec ma tête. »

ADVERTISEMENT

Durant la pièce, Yasmine pose des questions : « Pourquoi grand-mère elle a des tatoos dans le visage ? Pourquoi je parle pas l'arabe ? Pourquoi tu me racontes pas ce qui s'est passé en Algérie ? Pourquoi je peux pas m'arrêter quand je bois ? »

Ces questions témoignent du silence de son père, des traumatismes familiaux dont on ne parle pas. « On a décidé de travailler sur la transmission des traumatismes, explique Yasmine. Ça passe dans ma famille par le silence, la guerre que mes deux parents ont vécue et l'exil. Ça passe aussi par des maladies taboues comme l'alcoolisme. » Cette question des traumatismes transgénérationnels est d'autant plus pertinente pour Yasmine, puisqu'elle a à peu près l'âge que son père avait quand elle est née. « Je questionne mon rapport [à l'alcool] et comment ne pas reproduire les mêmes erreurs. Prendre le problème et essayer de le régler, ou en tout cas d'en faire quelque chose de moins tabou. L'amener sur une scène de théâtre, c'est un premier pas. Ça permet aux gens d'en discuter entre eux après, ou pas. »



dans la salle, Yasmine, venue d'un milieu social très modeste, s'assoit, dessine un terrain de foot au sol. « J'ai beaucoup joué au football enfant », précise Yasmine. Ensuite, la pièce débute avec les images des deux buts de Zidane lors de la Coupe du monde 98, des images qui ont clairement marqué la diaspora algérienne. « J'habitais dans le sud de la France à l'époque, on devait être deux Arabes dans cette école, poursuit-elle. Je pense qu'on est vraiment arrivé·es toutes les deux le torse bombé à crever en mode : "Ouais, ouais, Zidane quoi !" C'était un moment hyper fort pour nous, et pour toute une communauté. »

ADVERTISEMENT

À ce moment-là, elle ne s'en rendait pas compte, mais en y repensant, elle réalise que c'était une équipe très connotée. « C'était l'époque "black, blanc, beur", bla-bla-bla. » Un phénomène que le sociologue de sport Michel Caillat a très bien résumé : « Après l'hystérie collective du 12 juillet, la presse dans son ensemble et un grand nombre d'intellectuels saluent sans mesure la victoire de l'équipe black-blanc-beur, l'intégration réussie et la nation reconciliée. » Selon lui, cet engouement et cette mise en avant de la « diversité » était en réalité plutôt mauvais signe, cette victoire ayant été ultra-célébrée dans l'objectif de faire face à la montée de l'extrême droite. Ou comment on tente de résoudre par le sport et la symbolique ce que le champ du politique et du social est incapable de faire.

Selon Yasmine, Zidane aussi a payé le prix de l'intégration. Quand on y pense, le simple fait qu'il porte le maillot français mais rende les

pour la France, comme, en essence, ce qu'il sera toujours.

Le succès de Zidane auprès des Français·es sera d'ailleurs remis en question suite à son fameux coup de boule sur Marco Materazzi lors de la finale de la Coupe du monde 2006. Là, le mythe zidanien et la beauté de la diversité ont pris un coup. « C'est un peu tout le problème du "bon" arabe et du "mauvais" arabe », dit Yasmine.

ADVERTISEMENT

Au-delà de sa propre déconstruction et de celle de son public, *La Fracture* a rendu sa famille fière, et lui a permis de panser un peu ses plaies. « Beaucoup de monde de ma famille l'a vue et ce qui s'est passé a été assez beau, dit-elle. Dans ces familles-là on ne parle pas, et ça a permis de sortir des trucs un peu nécrosés sans parler. » Sa mère, ses tantes et sa grand-mère sont reparties en Algérie l'année dernière pour la première fois depuis 40 ans. « Elles sont retournées dans leur village, où ma mère est née, c'était chouette de vivre ça à distance, explique Yasmine. J'aime bien de me raconter que c'est grâce au spectacle aussi qu'elles ont réussi à le faire. »

J'ai assisté à la performance de Yasmine le 18 octobre, alors que Gaza était déjà sous les bombes d'Israël. Dans ce contexte, Yasmine et son équipe ont décidé de rédiger un texte que Yasmine a lu à la fin du spectacle, faisant le pont entre la guerre d'Algérie et la Palestine, et rappelant que ce spectacle est « profondément anticolonialiste, et nous condamnons et condamnerons toute forme de colonisation passée, présente, future. »

Société

La couverture médiatique de la Palestine me donne honte d'être journaliste

SOURIA CHEURFI

20.10.23

Le Beau Bizarre par Zineb Soulaïmani

@Le_Beau_Bizarre

Le Beau Bizarre, se veut un espace sonore libre et hybride. Où quelques questions de l'époque seront posées. Où des formes non ordinaires seront traversées. Où la parole sera donnée aux artist.e.s, aux auteur.ice.s, aux chercheur.e.s...; En avançant souvent entre l'intersection et la marge. Le Beau Bizarre, est une tentative, une expérimentation, un geste réflexif. Le Beau Bizarre, sera très loin de Christophe et très loin de Baudelaire, mais il ne les oublie pas !



Le Beau Bizarre par Zi... @Le_Bea...

20 nov. 2023

Qu'est-ce qu'il y a en commun entre la guerre d'Algérie et l'alcoolisme ? Pourquoi l'un, peut-être la conséquence de l'autre ? Pourquoi malgré le silence, les traumatismes se transmettent ? La réparation est-elle possible ? Et par quoi elle passe ? Alors qu'elle vient de la vidéo et de la peinture, c'est sur un plateau du théâtre que Yasmine Yahiatène suggère ces questions. Et elle est mon invitée dans le 57ème épisode du beau bizarre !



Le Beau Bizarre #57 avec Yas...

20 nov. 2023 · 00:44:54

00:00 00:00 >>



0



0



0

Lien d'écoute : https://audiosauti.com/@Le_Beau_Bizarre/episodes/le-beau-bizarre-57-avec-yasmine-yahiatene



THÉÂTRE

AU NOM DU PÈRE

Avec *La Fracture*, Yasmine Yahiatène convoque la mémoire d'Ahmed, son père alcoolique, qu'elle a un jour gommé de son existence. L'artiste franco-belge livre un spectacle tout à la fois introspectif, politique et universel.



D'UNE FILLE À SON PÈRE...

Quel a été l'élément déclencheur de ce spectacle ?

J'ai eu envie d'évoquer l'histoire de mon père, Ahmed, et d'expliquer pourquoi j'ai cessé d'avoir des contacts avec lui en raison de son alcoolisme. Le fait de vouloir en faire un spectacle vient de ce que j'avais déjà travaillé sur des questions liées à l'intime à travers plusieurs médiums, des installations vidéo. J'ai commencé à écrire dans mon coin avant même que se constitue une équipe autour de moi, et la gestation de *La Fracture* aura pris deux ans.

Le propos de *La Fracture*, c'est votre relation à votre père avec lequel vous avez donc coupé les ponts, pour vous protéger ?

Oui, j'ai coupé les ponts car, malade d'alcool, mon père perdait pied. Et la question qui se posait, c'était de savoir si moi, ayant à peine 20 ans, je devais prendre en charge cette maladie... Quand j'ai commencé à travailler sur le projet en 2020, mon père était encore vivant – il est décédé pendant la création – et nous ne nous

voyions toujours pas. Le propos du spectacle, c'est de moi-même me retrouver dans son parcours, de comprendre qui je suis. Il s'agit également de dire que c'est ce qu'il a vécu en tant qu'autochtone algérien, la colonisation, qui l'a rendu alcoolique.

L'itinéraire d'Ahmed porte naturellement le sceau de la colonisation dont vous tirez le fil...

Il a quitté les montagnes de Kabylie pour arriver dans le Nord-Pas-de-Calais à 8 ans, avant 1962. Il ne parlait pas français, a éprouvé le choc de la langue, du climat, de la couleur de peau des gens. Pourtant, il a sauté des classes. Brillant élève, il est devenu prof de maths à 23 ans... ce qu'on n'aborde pas dans le spectacle. Mais oui, je questionne l'impact de la colonisation et ce qu'elle a provoqué chez mon père qui porte forcément une part de cette histoire. *La Fracture* c'est un spectacle politique dans lequel il y a clairement une prise de position. Le hasard fait qu'il entre en résonance avec les événements actuels.

« Notre spectacle est profondément anticolonialiste, et nous condamnons et condamnerons toute forme de colonialisme présent, passé et à venir. » Depuis le 18 octobre, vous lisez un texte lors du salut à l'issue des représentations. Pourquoi ?

C'est un texte rédigé en commun avec mon équipe. Un génocide est en cours à Gaza. Je ne suis pas historienne ni spécialiste de ce type de conflit, mais je sais qu'il ne sort rien de bon lorsqu'un état en colonise un autre. Je condamne toute forme de violence sur des civils et considère qu'il est impossible de jouer un spectacle comme le nôtre en se taisant.

La particularité de *La Fracture*, c'est sa forme qui recourt à la vidéo et au son.

Je viens des Beaux-Arts puis me suis formée en vidéo mapping – projections de vidéos sur tout ce qui n'est pas un écran – si bien que tout le spectacle s'est construit en plateau. Mon matériau est constitué de mes archives personnelles vidéo que j'ai

triées, dérushées puis montées. Je suis seule en scène mais accompagnée par un grand écran de 5 mètres sur 4 derrière moi où sont projetés des moments familiaux et de célébrations. Je dessine aussi au sol, filmée par une caméra qui enregistre ce que je crée sur scène.

La Coupe du monde 1998 tient une place particulière dans ces vidéos !

C'est le moment où l'archive universelle vient se mêler aux images familiales. En 1998 j'ai 8 ans et les deux buts de la tête de Zidane sont la consécration de la fierté kabyle : le lendemain à l'école, je bombais le torse !

Même si vous apparaissez seule sur scène, vous tenez à rappeler qu'il s'agit d'un travail collectif...
Le spectacle s'est écrit et est co-signé à 6, plus une personne qui s'est rajoutée à la fin. Il s'agit d'une écriture et d'une réflexion commune avec tous les techniciens, créateurs sons et vidéos. J'ai réussi à leur donner tout ce que j'avais et à leur faire confiance. Le résultat, c'est que *La Fracture* a touché le public jusqu'en Allemagne et en Hongrie, avec des sous titres !

• ÉRIC GUIGNEY

LA FRACTURE, LES 8 ET 9 DÉCEMBRE 2023 AU THÉÂTRE LOUIS-ARAGON DANS LE CADRE DU FESTIVAL DE THÉÂTRE ÉMERGENT « IMPATIENCE » AVEC LE CENTQUATRE-PARIS, LE JEUNE THÉÂTRE NATIONAL, LES PLATEAUX SAUVAGES, LE TLA ET LE THÉÂTRE 13, AVEC TÉLÉRAMA

DIMANCHE

Co-écrit par les compagnies belges Focus et Chaliwaté, *Dimanche* décline un spectacle prompt à réveiller notre inertie face aux dérèglements climatiques. À grand renfort de marionnettes, de miniatures et de vidéos, ses acteurs se démenent dans un univers plutôt barré qui rappelle les films de Wes Anderson. Comment se plonger avec humour dans une fin du monde et son cortège de canicules, tsunamis et autres montées des eaux ? Rendez-vous le samedi 16 décembre, 19h, au TLA !

• E. G.

Impatience couronne le jeune théâtre belge

Trois spectacles belges, « En une nuit », fine évocation de Pasolini, « Abri », réjouissant OVNI apocalyptique, et « La Fracture », émouvante autofiction de Yasmine Yahiatène, ont été couronnés au Festival du théâtre émergent 2023. Revue de détails.



« En une nuit », spectacle furieusement pasolinien, prix du jury professionnel et du public. (© Annah Schaeffer)

Par **Philippe Chevilley**

Publié le 19 déc. 2023 à 12:40 | Mis à jour le 19 déc. 2023 à 17:06

La Belgique triomphe au Festival du jeune théâtre émergent Impatience. Trois jeunes compagnies d'outre-Quévrain ont été distinguées lundi 18 décembre à l'issue de

cette édition 2023. Le quatuor formé par Ferdinand Despy, Simon Hardouin, Justine Lequette et Eva Zingaro-Meyer a reçu le Prix du jury et le Prix du public pour « En une nuit - Notes pour un spectacle ». Le comité des fêtes/Silvio Palomo a remporté le Prix SACD pour « Abri ou les Casanier.es de l'apocalypse ». Yasmine Yahiatène a pour sa part été distinguée par les lycéens pour « La Fracture ».

Théâtre : le festival Impatience fête ses quinze ans avec fougue et inventivité

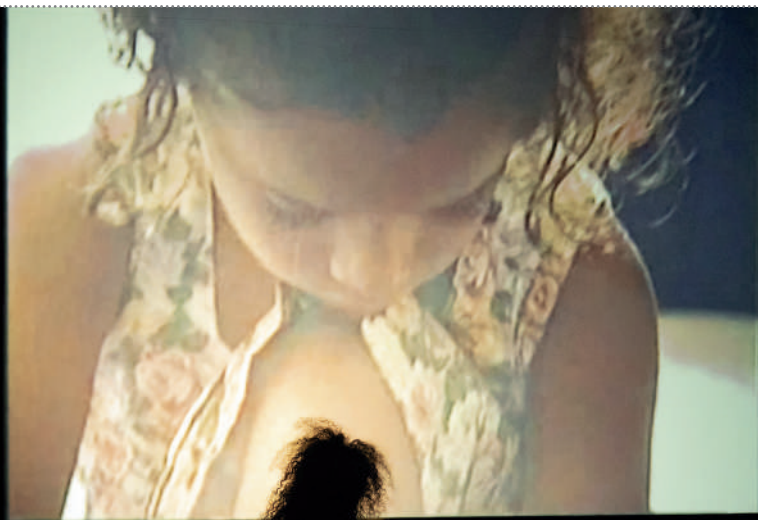
Un seul en scène exigeant sur la colonisation, un hommage à Pasolini, une comédie sur l'écologie... Le rendez-vous des jeunes compagnies, soutenu par le Centquatre, témoigne toujours aussi brillamment des mutations contemporaines.

Extrait :

[...] Brillante école belge. Le jury des lycéens du Grand Paris a légitimement récompensé *La Fracture*, seul-en-scène tout en tensions, silences et ballets de vidéos publiques et intimes. Formée aux Beaux-Arts de Tournai, Yasmine Yahiatène y revisite son enfance, ses liens avec un père débarqué d'Algérie avant l'indépendance, et qui noiera son mal-être dans l'alcool. Elle dessine sur le plateau un stade de foot, passe des séquences de cette Coupe du monde pleine d'espérances collectives de 1998, et fait ressurgir sans pathos les mortifères fantômes de la colonisation. [...]

Par Fabienne Pascaud

Publié le 21 décembre 2023 à 10h14



LE DÉRACINEMENT PAR L'ARCHIVE

Dans son seule-en-scène *La Fracture*, Yasmine Yahiatène revient à l'aide de documents personnels sur l'histoire de son père : celle d'un exil. Pour sortir de la solitude et envisager un futur meilleur.

Par Anaïs Heluin

Lorsqu'on crée un spectacle sur l'exil, sur l'immigration, on s'entend souvent dire : 'Encore un, alors qu'il en existe déjà tant !' Pourquoi ne dit-on pas la même chose des mises en scène de pièces de Molière ou de Shakespeare, si nombreuses chaque saison ? Nous, artistes racisés qui créons des pièces sur nos identités, sommes des militants. Pour ma part, je crois que nous ne pourrions envisager de parler d'autre chose que lorsque davantage de place nous sera faite dans les programmations, quand il existera des milliers de créations de nous, sur nous."

Avec ces propos tranchés, Yasmine Yahiatène dit autant d'elle-même que de son premier spectacle, *La Fracture*, sélectionné dans le cadre de la quinzième édition d'Im-

patience, festival de théâtre émergent qui se tient du 8 au 18 décembre 2023. Car dans ce seule-en-scène, l'artiste formée aux Beaux-Arts de Tournai, en Belgique, creuse sa propre histoire. Elle s'intéresse en particulier à sa relation avec son père, Kabyle arrivé en France avant la fin de l'indépendance de l'Algérie.

Exposer l'intime

Dans les performances et installations qu'elle crée avant *La Fracture*, Yasmine Yahiatène se découvre un goût prononcé pour l'archive. Elle y mêle papiers personnels et documents publics pour aborder différents sujets, avec déjà un prisme très politique. En parallèle, elle développe au sein d'une

compagnie, ZA!, une expérience de comédienne et de marionnettiste. "La Fracture naît du désir de mêler mes deux pratiques artistiques en une seule. J'ai voulu articuler travail sur mon corps et sur les archives. J'avais récupéré de nombreuses photos et vidéos de mon enfance, je voulais les mettre en scène."

Afin de convoquer image, son, parole et mouvement en une forme susceptible de rendre l'intime le plus partageable possible, Yasmine Yahiatène rassemble autour d'elle une équipe d'amis aux compétences variées : Olivia Smets et Zoé Janssens l'aident sur la dimension théâtrale du spectacle, Jérémy David se charge de l'image, Samy Barras de la vidéo et Sarah-Lise Salomon Maufroy de la dramaturgie. "Je tiens toujours à tous les citer, car tous sont coauteurs de la pièce. Sans cette équipe, je n'aurais jamais pu raconter cette histoire."

Une fiction très vraie

Si tout ce que dit et montre Yasmine dans son solo est vrai, la manière dont elle présente chaque fait et les liens qu'elle établit entre eux relèvent souvent pour elle d'une forme de fiction. "Par exemple, quand j'explique que la colonisation française est responsable de l'alcoolisme de mon père et qu'elle m'a éloignée de lui pendant de nombreuses années, j'estime qu'il s'agit de fiction. J'avais besoin de faire des choix d'écriture très tranchés, de prendre des positions très claires, beaucoup plus que l'est la réalité."

Grâce à ces choix d'écriture, Yasmine Yahiatène parvient à faire de son histoire personnelle un récit qui concerne chaque spectateur, à qui elle s'adresse sans détour. L'ajout d'archives communes à ses souvenirs familiaux – au début du spectacle, elle célèbre par exemple la victoire de la France contre le Brésil en finale de la Coupe du monde de football 98 –, permet à *La Fracture* de rassembler. ■

LA FRACTURE, les 8 et 9 décembre, au théâtre Louis-Aragon de Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis), dans le cadre du festival Impatience.



Passages Transfestival : de l'Algérie à Mayotte, histoires d'insularités

Venus de Mayotte et de Belgique, Lil'C et Yasmine Yahiatène ont clôt la quatrième édition du "Transfestival" de Benoît Bradel avec deux partitions solistes en forme d'adresse à ceux qui ne parlent pas.

30 mai 2024

[...]

Deux des propositions qui clôturaient le festival, juste avant le grand final offert par Vagabundus d'**Idio Chichava**, avaient en commun de raconter une autre forme d'insularité, métaphorique cette fois : celle de proches, éloignés par leurs conditions mentale et psychique. Le frère d'**Aliféyini Mohamed alias Lil'C** est autiste. Dans sa première création, *Shido*, le danseur mahorais lui rend un hommage non verbal tout en énergie contenue, dès cette ouverture où seuls les muscles du dos du danseur, éclairés par une lumière rouge à l'avant du plateau, s'expriment. Le corps se débat contre ces mots qui ne viennent pas. Des pierres disposées sur le plateau articulent un langage alternatif, sybillin, mais qui engage le corps. L'écriture, fragile, fraîche, s'affinera encore d'une représentation à l'autre : elle dévoile déjà un danseur puissant et émouvant d'honnêteté.

Le père de **Yasmine Yahiatène**, lui, souffre d'une maladie, l'alcoolisme. Un montage bouleversant et vertigineux de vidéos maison filmées au caméscope nous le laissera comprendre. Les scènes d'enfance heureuse d'une famille d'immigrés algériens, de Yasmine grandissant, se mettent peu à peu à bégayer sur les bouteilles ouvertes et les verres bus. Ahmed était un fêtard. Il a aussi grandi sur une blessure, la *Fracture* qui sert de titre : celle du colonialisme, qui a décidé, par la force, du destin de cette famille kabyle. C'est à l'association de ces deux choses, une histoire collective et un destin blessé, qu'invite ce court seul-en-scène.

Pas de reconstruction en vue ; à la place, une mise en scène du désordre et du trouble, de la répétition et de l'irrésolu — le père, avec lequel Yasmine, en grandissant, avait pris ses distances, est décédé. Tout cela sur un terrain de foot imaginaire, devant des images de Zidane glissées parmi les archives personnelles. Zidane, figure d'espoir pour une génération d'immigrés et d'enfants d'immigrés algériens en France, dont l'image lointaine sur la pelouse du stade de France en 98, ainsi réactivée, se pose comme une interrogation : que sont devenues ces espérances ?

Samuel Gleyze-Esteban - Envoyé spécial à Metz